

MARGARINERA
era
AUX FRUITS D'ORIENT
COMME DU BEURRE

Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS

Nord et Nord-Est.....	3 mois, 13.00; 6 mois, 26.00; 1 an, 50.00
France et Belgique.....	» 14.00; » 27.00; » 53.00
Union postale.....	» 22.00; » 43.00; » 82.00

REDACTION-ANNONCES

ROUBAIX: 71, Grande-Rue. Tél. 34 et 1900. Inter. 1190.
TOURCOING: 33, rue Carnot. Télég. 37.
Chèques postaux 87 Lille.

RUBAN
BIEU
EGAL
AU
BEURRE
CREME

CHRONIQUE

LE PRIX D'UN FAUTEUIL

I
Il y avait ce soir-là beaucoup de monde au théâtre de Majolles, où une troupe de passage allait jouer, une fois seulement, la pièce à succès du Palais-Royal : « La Demoiselle en rose ».
On jassait, on riais, on admirait la salle fraîchement réparée du petit théâtre lorsque, tout à coup, le rideau se leva sur un joli décor, et l'action commença.
Les artistes joliment nippés, sûrs de leurs rôles et contents de paraître devant un public accueillant, s'amusaient autant que lui des quiproquos et des imbroglios inénarrables au milieu desquels on avait peine à suivre l'action à travers les exclamations joyeuses et les éclats de rire.
Soudain, voilà que, pendant un instant de répit, l'un des portés conduisant aux fauteuils de balcon s'ouvrit et un homme entra, discutant avec l'ouvreuse.
— Quand je vous répète, disait-elle, que toutes les places sont prises; voyez plutôt.
— J'ai payé pour une première, répondit-il, et je veux ma place! Il faut m'en trouver une!
— Puisqu'il n'y en a pas! répliqua la femme impatientée. Il fallait la prendre en location.
— Assez! assez! cria-t-on autour d'eux.
— Je vais vous chercher un escabeau, lui dit-elle tout bas; mais taisez-vous.
Il la regarda de travers, haussa les épaules, s'assit sur l'escabeau qu'elle lui apportait et se mit à rire comme les autres, mais beaucoup plus fort, en toussant aussitôt fort qu'il risait.
II
C'était un grand vieil à la tignasse dure et toute blanche, vêtu comme un paysan cosu, le torse à l'aise dans une redingote démodée. Sans barbe ni moustache, il avait un visage finaud et des yeux rusés au fond desquels brillait une flamme toute juvénile. Et, quoiqu'il se trouvât très mal sur son escabeau, il ne regretta pas de l'avoir accepté.
— Eh! c'est le père Marson, dit pendant l'entr'acte un spectateur à son voisin. Que diable vient-il faire ici?
— Ce que nous y faisons nous-mêmes, parbleu! répliqua l'autre. A moins qu'il soit venu pour voir ses deux neveux, tenez, en face, dans cette loge; mais pour les voir de loin, car je les crois en froid. Ces neveux, continua-t-il, sont, paraît-il, de trop sélects personnages pour frayer avec le brave bonhomme qui tout maitre qu'il soit, etc...
Le lever du rideau sur le second acte mit fin à leurs réflexions et la pièce seule attira et retint l'attention souvent troublée par de nouveaux éclats de rire au milieu desquels ceux d'Onésime Marson, plus bruyants que les autres, aussitôt suivis d'accès de toux non moins bruyants.
— Assez! assez! cria-t-on encore comme à son entrée.
Le malheureux paysan faisait de vains efforts pour se retener et, rouge, la sueur au front, ne voulait cependant pas abandonner sa place.
Au second entr'acte, deux gens l'attendirent et se penchèrent vers lui. Ce n'étaient pas d'autres que ses deux neveux, quoique, certainement, ils l'eussent reconnu à son arrivée.
— Les fils de défunt mon frère, c'est comme je vous le dis, madame! Des garçons instruits et éduqués qui me renient parce que je n'en sais pas autant qu'eux. Ils préféreraient me voir étrangler à force de tousser que de me faire une place auprès d'eux. Je suis pourtant rudement mal ou vous m'avez mis, avec l'air de la porte qui me souffe dans le dos et mon catarrhe en profite pour...
— Monsieur, interrompit un jeune homme qui, en passant, venait d'entendre ces paroles, voulez-vous me permettre de vous offrir mon fauteuil en échange de votre escabeau? Je suis jeune et ne crains pas les courants d'air. Prenez ma place; sans plus de façon que j'en mets à vous l'offrir; vous me ferez plaisir.
— Il souriait avec de bons yeux francs et agréables à voir.
Le bonhomme le dévisagea une seconde et lui sourit aussi.
— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il tout à coup.
— Antelme Maran, répondit-il.
— Eh bien! je me le rappellerai. J'accepte votre fauteuil et je vous remercie.
Antelme le conduisit à sa place et se dirigeait vers celle du paysan, lorsque celui-ci le retint:
— Un moment, lui dit-il. Venez donc déjeuner avec moi un de ces jours, aux Mousseux. J'en suis le maire et tout le monde vous indiquera ma maison. C'est tout proche.
III
On était en avril. Il y avait du soleil dans l'air, et aussi dans le cœur d'Antelme, réjoui de ce retour printanier comme un pauvre poète qu'il était, gagnant chichement sa vie à compiler des papiers chez un avoué de la ville.
— Si j'allais aux Mousseux? se dit-il un dimanche matin.
Et aussitôt pensé, aussitôt fait. Il prit donc la diligence conduisant au pittoresque village qu'il ne connaissait pas et trouva promptement la rustique, mais confortable demeure du père Marson.
— C'est là, lui avait dit, en la lui désignant, une petite fille qui passait.
La porte en était ouverte et il entra dans un large vestibule pavé de briques sans que, bien qu'il eût sonné, personne se présentât. Il en fut étonné, frappa à une autre porte, élève, celle-là, qui donnait sur le vestibule et, aussitôt, fut saisi d'un vin d'ouvrir. Ce quelqu'un, un monsieur de tenue très correcte, ne le laissa pas pénétrer dans la chambre où, d'un coup d'oeil, il aperçut un grand lit et le père Marson sans doute, assis sur son séant.
— Mon client est trop malade pour recevoir, lui dit-il voix basse, le monsieur corré, mais si vous voulez bien me dire votre nom, je le lui transmettrai et il sera content qu'on vienne prendre de ses nouvelles.
— Mais... balbutia le jeune homme, je ne savais pas... je ne me serais pas permis...
— Qu'est-ce? demanda le père Marson.
— Antelme Maran, répondit-il à celui qui lui parlait. Vraiment, monsieur, je suis confus... Comment prévoir!
— Faites-le entrer! reprit le malade.
Antelme entra, si troublé qu'il ne savait quelle contenance prendre, et ce fut le vieux paysan qui, le premier, lui tendit la main.
— Voilà bien un heureux hasard! lui dit-il. Antelme Maran, clerk d'avoué, n'est-ce pas? qui demeure à Majolles, dans la rue Jean-Jacques?
— Mais, comment savez-vous? répliqua-t-il, stupéfait.
— Je me suis renseigné, le soir même de la représentation, vous vous rappelez? La dame ouvreuse vous connaissait et ça n'est pas plus difficile que ça. Asses-vous, mon jeune ami, je suis content de vous voir. Je n'ai pas oublié, vous savez, mon mauvais escabeau et... votre bon fauteuil. Je toussais diablement... C'était déjà ce maudit catarrhe qui maintenant me joue un vilain tour... Comment vous trouvez-vous ici, aujourd'hui?
Antelme lui dit que, par cette claire journée, l'idée lui était venue de répondre à l'invitation qu'il lui avait faite d'aller le voir et la peine qu'il éprouvait de le trouver malade.
— On a des déceptions dans la vie... répliqua le père Marson, mais il y a bien parfois quelques joies aussi. Que ça me fait donc plaisir de vous voir! Je... je... Il ne put continuer, il étouffait.
— Monsieur, dit à Antelme celui qui l'avait introduit, je suis notaire et j'ai été appelé pour régler les affaires de M. Marson.
Le jeune homme comprit et se leva pour partir sans que le malade eût pu prononcer une parole; mais, de nouveau, il lui tendit la main et il serra la sienne avec des larmes dans les yeux.
IV
Huit jours s'écoulèrent, puis quinze, et Antelme ne savait plus rien du maire de Mousseux, près de qui il se promettait de retourner sans délai, lorsqu'il reçut un avis du notaire lui annonçant le mort du bonhomme et le priant de se trouver le lendemain à son étude pour une communication à lui faire.
Il s'y rendit, non sans être intrigué, et le fut plus encore quand il se retrouva en présence des deux neveux aperçus pendant l'hiver dans une loge du théâtre, à Majolles.
— Messieurs, dit le notaire après quelques compliments de politesse, je vous ai fait appeler pour vous donner connaissance du testament de mon client, M. Onésime Marson; ce ne sera pas long.
Et, en effet, ce fut plutôt bref. Le vieux paysan léguait à l'hospice de Majolles sa maison des Mousseux avec tout ce qu'elle contenait, exception faite de son coffre-fort qu'il donnait à ses neveux, et du vieux fauteuil de sa chambre à coucher, tel quel, qu'il donnait à Antelme Maran.
Les neveux retirèrent mal un éclat de rire. Alors le notaire, choqué de cette irrévérence, expliqua gravement:
— Messieurs, Onésime Marson était un excellent homme, mais fort original; la preuve en est que, par crainte des voleurs, il n'avait rien trouvé de mieux, pour les dépister, s'il s'en présentait, que de cacher son argent dans les flancs de ce meuble délabré qu'ils désigneraient en faveur du coffre-fort. M. Antelme Maran n'aura pas à regretter son dérangement d'aujourd'hui, car, pour le récompenser de sa courtoisie au théâtre, lorsqu'il lui cède spontanément son bon fauteuil de première, mon défunt client lui en légua un qui, sous un aspect peu avantageux, n'est cependant pas sans valeur... Messieurs, ce fauteuil contient... trente mille francs...
Trente mille francs! Les neveux faillirent étouffer de rage et Antelme se demanda s'il ne rêvait pas ou s'il ne devenait pas fou. Trente mille francs! Etait-ce possible! Si possible et si vrai qu'il a, depuis, acheté l'étude de son patron et qu'il m'a autorisé à raconter cette petite histoire qui aura bientôt comme épilogue le mariage de mon héros avec la fille de l'ancien avoué. N'est-ce pas toujours l'épilogue de tous les romans, vécus aussi bien qu'imaginés? Mlle Rose-Marie a vingt ans; il en a vingt-quatre. Elle est jolie et douce, très intelligente aussi et, si elle le sait poète à ses heures, lui la sait poète toujours, avec le charme inhérent à toute sa avele personne.
Ils s'aiment, et c'est encore ce qu'il y a de mieux.
Jean Barazy.

UN NOUVEL INAUDI S'EST RÉVÉLÉ À TOULOUSE

Toulouse, 1^{er} novembre. — M. Samuel Machicot, cet ancien comptable Toulousain, âgé de 54 ans, et dont la vocation de calculateur s'est étonnamment précisée, au lendemain d'une représentation donnée à Toulouse par Inaudi, vient de donner une séance privée au cours de laquelle, après avoir donné sans hésiter les jours correspondants à 20 dates quelconques des calendriers Julien et Grégorien, 18 opérations lui ont été soumises à la fois.
Les nombres relatifs à cette extraordinaire suite d'opérations comprenant des soustractions, des additions, des multiplications, des dates de fêtes, élévation à la quatrième puissance de nombres de 2 chiffres, l'extraction de racines cubiques de racines quatrièmes de 3 chiffres etc. étaient formidables.
Or, sans en avoir écrit un seul, la dixième terminée, M. Machicot a pu calculer immédiatement et donner sans omission les résultats de ces 18 opérations.

NOS NOUVEAUX AMBASSADEURS



M. DAESCHNER, ambassadeur de France à Washington



M. DE BEAUMARCHAIS, ministre de France à Vienne

GERMAINE BERTON tente de s'empoisonner

ON LA TROUVE, RALANT, DANS UNE EGLISE DE PARIS

Paris, 1^{er} novembre. — Cet après-midi, à l'église Notre-Dame de Lourdes, à Belleville, le sacristain a découvert une femme étendue sur les dalles de l'église et qui râlait.
Transportée à l'hôpital Tenon, cette femme, qui avait tenté de s'empoisonner, a reçu immédiatement des soins; elle n'est



GERMAINE BERTON

autre que Germaine Berton qui, on s'en souvient, tua M. Marius Plateau, secrétaire général de la Ligue d'Action Française, dans les circonstances que l'on connaît.
Germaine Berton est née à Puteaux le 7 juin 1902.
Elle a laissé une lettre adressée à la police dans laquelle elle manifeste son intention de mettre fin à ses jours.
Voici dans quelles conditions Germaine Berton a tenté de se suicider:
D'après les déclarations qu'elle a faites à M. Canitrot, commissaire de police de Belleville, c'est vers 2 heures du matin, la nuit dernière, que Germaine Berton avait décidé, pour des raisons qu'elle n'a pu vouloir dire, mais qu'on croit être dues à une rivalité d'amour, de se donner la mort.
GERMAINE BERTON AVAIT ESSAYÉ DE SE TUER À COUPS DE REVOLVER
Elle se promena entre 2 et 3 heures du matin, aux environs du cimetière du Père-Lachaise, mais dérangée par des personnes qui circulaient dans la rue qu'elle empruntait, elle ne put employer contre elle le revolver, dont elle s'était munie.
Elle trouva le moyen d'essayer son arme, en tirant un premier coup en l'air; l'arme fonctionnant assez mal, la blessa légèrement à la main. Résoyée, néanmoins, à ce moment-là, elle tourna l'arme contre elle, mais celle-ci qui s'était enrayée, ne fonctionna pas, elle parvint alors à se cacher probablement,croft, non après à la poste et dans le matin, où elle demeurait encore ces jours derniers, mais elle n'a pas voulu déclarer ce point.
UNE LETTRE A M^{me} ALPHONSE DAUDET
Son sommeil dura peu, car à 4 h. du matin, après avoir écrit une lettre à M^{me} Alphonse Daudet, 31, rue de Bellechasse, lettre qu'elle mit tout après à la poste et dans le matin, où elle demeurait encore ces jours derniers, mais elle n'a pas voulu déclarer ce point.
ELLE ABSORBE DU POISON
Puis elle se rendit au cimetière du Père-Lachaise, près d'une tombe; elle absorba ensuite un poison, dont elle s'était munie, une poudre dont elle n'a pas voulu indiquer le nom, ni la provenance. Puis elle sortit dans une rue proche de celle de la poste et dans le matin, où elle demeurait encore ces jours derniers, mais elle n'a pas voulu déclarer ce point.
ELLE COMMENÇA À PERDRE CONSCIENCE et qu'elle se trouvait à proximité d'une église insensiblement elle y entra pour ne pas tomber dans la rue, dit-elle; à peine entrée dans l'église elle se trouva mal et tomba sur les dalles.

Le Conseil national du Parti socialiste discute la « politique de soutien »

SEANCE DU MATIN
Paris, 1^{er} novembre. — Le parti socialiste uniifié vient d'aujourd'hui son conseil national. La séance de ce matin est présidée par M. Compère-Morel, député du Gard.

UNE MOTION DE M. ZYROMSKI

M. Zyromski, de la Fédération de la Seine et orateur de la gauche, dépose une motion disant que le parti socialiste ne peut accepter la déclaration de M. Herriot sur les grèves possibles.

M. LEON BLUM DEFEND LA POLITIQUE DU GROUPE PARLEMENTAIRE

M. L. Blum, comme secrétaire du groupe parlementaire, explique la conduite des élus depuis le 11 mai et expose les résultats obtenus.

M. ZYROMSKI CONTRE « TOUS LES GOUVERNEMENTS BOURGEOIS »

M. Zyromski défend sa motion. Il déclare qu'il faut dissiper l'équivoque et que le parti socialiste, parti de classe, doit voter systématiquement contre tous les cabinets et tous les gouvernements bourgeois.

M. Gaston Lévy, des coopératives, dit que le parti socialiste n'est pas la classe ouvrière, mais la représentation politique de la classe ouvrière seulement et qu'il ne faut pas tomber dans l'exagération des communistes.

M. Delar, député de Meurthe-et-Moselle, dit qu'il faut inscrire dans le programme du parti avant tout « qu'on fasse rendre gorge aux voleurs des régions libérées ».

M. RENAUD SE PRONONCE POUR LA « POLITIQUE DE SOUTIEN »

Puis M. Renaud prononce un énergique discours en faveur de la politique de soutien.
La motion Zyromski, dit-il, affirme que notre programme a été défini par les congrès anti-

rise les élus du parti à voter le budget, remettre sur cette décision serait une grave faute politique qui se retournerait contre le parti lui-même, car elle dirigerait le groupe de la Chambre. Certainement, le gouvernement actuel a commis des fautes, mais il assure que jamais que les orateurs de gauche veulent occuper aurait été certainement d'avis de la politique de soutien.



M. RENAUD

L'assemblée devient boueuse, M. Varroune, député du Puy-de-Dôme, a une altercation avec M. Bracke. Le calme revient et l'assemblée est renvoyée à cet après-midi.
M. Paul Faure, secrétaire du parti, fait voter une adresse au Labour Party d'Angleterre.

SEANCE DE L'APRES-MIDI

La séance de l'après-midi est présidée par M. Varroune, député du Puy-de-Dôme, assisté de M. Salengro, député du Nord.
M. Grunbaum, député d'Alsace, défend la politique de soutien du cabinet Herriot.
M. Luquet, conseiller municipal de Paris, défend aussi la politique de soutien, mais soutien-pression.

M. Compère-Morel, député du Gard, défend la motion présentée par la Fédération de ce département qui déclare que la politique extérieure pratiquée jusqu'ici par M. Herriot a son approbation.
M. Bracke, ancien député, un vieux guesdiste et en ce moment à la tête de la gauche soutient la motion de la Seine, celle qui subordonne le soutien du ministère à une ligne de conduite que ce ministère devra suivre.

L'HERITIER DU REGIME ACTUEL

M. Pressac, député de la Haute-Vienne, dit que les élus n'avaient pas à demander à M. Herriot d'exécuter leur programme, mais le sien, M. Herriot a su réaliser à Londres et à Genève ce que nous croyions réalisable. A l'intérieur on peut lui reprocher son incécision et son manque d'audace, mais le parti socialiste est un parti d'avenir qui doit reconnaître la succession et devenir l'héritier du régime actuel.

M. Pressacane, député de la Haute-Vienne, dit que les élus n'avaient pas à demander à M. Herriot d'exécuter leur programme, mais le sien, M. Herriot a su réaliser à Londres et à Genève ce que nous croyions réalisable. A l'intérieur on peut lui reprocher son incécision et son manque d'audace, mais le parti socialiste est un parti d'avenir qui doit reconnaître la succession et devenir l'héritier du régime actuel.



M. COMPÈRE-MOREL

rieurs et que c'est au groupe parlementaire, en plein accord avec le parti qu'il appartient d'en poursuivre la réalisation sans affaiblir pour cela les alliances avec d'autres partis parlementaires ni pratiquer avec eux une politique de collaboration.
Ce qui se cache derrière la motion Zyromski, c'est qu'on voudrait modifier les termes de la résolution votée au dernier congrès et qui auto-

Un professeur de Bordeaux victime de la science

Bordeaux, 1^{er} novembre. — Le professeur Bergonié, que ses études sur le traitement du cancer ont rendu célèbre dans tout le monde médical, est, depuis quelques jours, dans un état de santé très alarmant. Le professeur Bergonié avait dû subir plusieurs opérations à la suite des accidents dont il fut victime en expérimentant les propriétés thérapeutiques des rayons X. Il avait perdu l'usage de ses bras dont l'un avait été amputé.

Le mal s'est développé dans des proportions qui, malgré les soins dont ses deux bras entourent le malade, ne laissent pas espérer pouvoir sauver le célèbre praticien.
Le demeuré d'une lucidité et d'un calme parfait, bien que commissant la gravité extrême de son état.

Le mal s'est développé dans des proportions qui, malgré les soins dont ses deux bras entourent le malade, ne laissent pas espérer pouvoir sauver le célèbre praticien.
Le demeuré d'une lucidité et d'un calme parfait, bien que commissant la gravité extrême de son état.

LA CRISE ANGLAISE M. MAC DONALD DEMISSONNERA MARDI

Londres, 1^{er} novembre. — Dans les milieux autorisés de Londres, on confirme que le Premier ministre donnera sa démission mardi.
On témoigne d'une certaine réserve sur la formation du cabinet-conservateur.
On ne pense pas que Lord Curzon reprenne le portefeuille des affaires étrangères, mais on croit que ce portefeuille serait attribué à M. Austen Chamberlain.

LES ELECTIONS MUNICIPALES EN ANGLETERRE

Londres, 1^{er} novembre. — Les élections municipales ont lieu aujourd'hui en Angleterre et dans les pays de Galles. Pour 197 sièges en pourvoir, il y a 2,700 candidates, 125 candidats, 703 électeurs, 47 travaillistes et 55 indépendants sont réélus sans concurrents.

LES FRÈRES DU ROI DE SIAM AU QUAI D'ORSAY



ENTOURÉ DES PRINCES DE SIAM, FRÈRES DU ROI RAMA M. HERRIOT, PRÉSIDENT DU CONSEIL.

MYSTÉRIEUX GAMBRIOLEURS

L'un d'eux est arrêté; une femme qui l'accompagnait réussit à prendre la fuite et on retrouve son cadavre

On mande de Provins, que la police a arrêté un cambrioleur, Fernand Haunay, 20 ans, qui depuis plusieurs mois, avec une femme, mettait en coupe réglée la région; tout était bon pour eux: argent, vêtements, lingerie etc., c'est dans une clairière au milieu des bois de Parcy que l'homme a été arrêté, alors qu'avec sa compagne ils dansaient à mortifié sur autour d'un grand feu. La femme fut enlevée, après avoir traversé une rivière.
Le cadavre de cette femme qui se nommerait Henriette Grougrou, âgée de 20 ans, originaire de Troyes, a été découvert par des bûcherons. La malheureuse défigurée et à demi dévorée par les rats, avait succombé aux suites d'une congestion occasionnée par la traversée de la rivière et le froid de la nuit. Son corps était orné de nombreux tatouages.
La police a ouvert une enquête pour établir l'identité exacte de la cambrioleuse et de rechercher les complices qu'elle est, selon toute vraisemblance.